

La mode du premier Empire étant aux nudités à peine voilées, les élégantes affrontaient pour la suivre la rigueur des saisons avec le même entrain que mettaient les soldats de Napoléon à braver, pour être à sa suite, la mitraille des canons.

Les redingotes légères étaient fourrées avec collet de cygne. Et la fourrure accompagnait encore leur cou sous la forme de la palatine. Les fourrures inventèrent la *seitchaura* à capuchon qui atteignait des prix fous. Les fourrures, parmi lesquelles l'hermine tenait toujours le premier rang, se portèrent avec profusion de 1810 à 1814. On voyait sur toutes les élégantes, des douillettes d'hermine, spencers, redingotes d'hermine qui faisaient des costumes charmants.

Les femmes se couvraient à l'excès, assagies et rendues rêveuses par le nombre prodigieux de phisies que les modes trop décolletées avaient amenées dans le précieux bataillon de la beauté féminine.

La Restauration amena le goût d'autres fourrures encore.

On porta d'énormes mauchons de renard ; on porta des palatines de chinchilla, des fourrures en boas et de la plume frisée, énormément de palatines et de mitaines en duvet de cygne.

Actuellement toutes les fourrures se portent, se succèdent selon le goût du jour.

Les fourrures inventent depuis trente ans les formes les plus séduisantes. On porta classiquement depuis longtemps déjà, des jaquettes en astrakan, en karakul, en loutre. La forme de palatine a disparu, devant les collets qui se font en toutes fourrures, souvent mélangés. Les tours de cou en forme de boas sont anciens aussi ; ils demandent des fourrures à longs poils et s'assortissent à la toque et au manehon.

Les plus jolies parmi les modes récentes sont les zibelines naturalisées avec la queue, les pattes et la tête et l'étoile. L'étoile se fait en renard bleu, ou surtout en zibeline, cette fourrure si charmante auprès du visage, si douce aux yeux. L'étoile entoure le cou et tombe en deux bandes parallèles et droites jusqu'aux pieds où elles se terminent par une rangée de queues mises en franges. Les lignes droites et longues ajoutent une vraie élégance à la silhouette féminine.

Nos Gravures

COUVERT.—Chapeau chic par Madame Camille, Paris. La forme est en paille couleur biscuit, relevée à gauche, garnie de satin noir à pois blanc et tulle blanc.

VIGNETTE No 2.—Costume de dame très élégant se composant d'une petite jaquette Smoking à longs revers piqués ; jupe en forme, la partie inférieure est complètement piquée dans le sens horizontal.

VIGNETTE No 3.—Costume en drap bis formant trois jupes simulées, bordées de piqures. Bolero à basquines et à plis formant corselet avec revers de guipure de Venise sur transparent de velours abricot. Manches à revers velours abricot. Chemisette en mousseline de soie blanche avec encolure à guipure sur transparent de velours abricot. Chapeau de tulle noir sur transparent blanc avec agrafe de velours bleu ciel.

LA FABRICATION DU FIL



La fabrication du fil exige certaines opérations préliminaires, qui ont pour but d'épurer la matière première et de la rendre apte aux travaux de l'étrivage, de la torsion et du filage : ce sont le *balutage* et le *cardage*, dont nous allons donner une idée succincte.

Les balles de coton, une fois arrivées dans l'établissement, sont portées dans une salle spéciale ; le contenu en est dépaqueté et mélangé. Le textile a subi une telle compression qu'il a perdu son bel aspect soyeux ; il ressemble à une masse feutrée, tellement les fibres sont enchevêtrées ; il est aussi rempli de toutes sortes de poussières et d'impuretés. Il faut donc songer avant tout à rendre aux filaments leur élasticité première et à débarrasser le duvet des matières étrangères qui l'encombrent. Autrefois, on étendait le coton sur des toiles, ou des claies, et des ouvriers armés de baguettes le frappaient avec force ; aujourd'hui, ce travail se fait mécaniquement au moyen de l'ouvreuse et du batteur-étaleur. Des cylindres munis de dents perpendiculaires l'une sur l'autre, tournant avec rapidité, impriment de violentes secousses au duvet ; les poussières volent et s'échappent au dehors par un grillage dans lequel est enfoncé l'appareil ; puis, le coton vient s'enrouler autour de cylindres en toile métallique tournant en sens inverse, et sort en forme de nappe.

Ces opérations sont généralement effectuées par des femmes ; le travail en lui-même n'est pas très fatigant ; il consiste seulement à étendre le coton avec la main pour le présenter à la machine ; mais il est malsain, à cause des duvets qui s'échappent du coton, se mêlant à l'air et le rendent irrespirable. Les ouvrières contractent fréquemment une maladie des poumons à laquelle on donne le nom de phthisie cotonneuse. Certains industriels ont paré, en partie du moins, à ce grave inconvénient, par un système de ventilation qui permet un renouvellement de l'air dans l'atelier.

Les fibres, par les opérations dont nous venons de parler, ont été en partie débarrassées des impuretés dont elles étaient chargées ; mais leur disposition dans la nappe est irrégulière ; elles ont sur leur longueur des boutons et des nœuds. Il s'agit donc maintenant de démêler ces filaments, de les rendre bien lisses et bien parallèles entre eux, d'éliminer les matières étrangères qui pourraient encore s'y trouver mélangées. Cette opération se fait au moyen du *cardage*.

Autrefois, on employait des cardes à la main, comme celles dont font usage les cardouses de matelas. Chacun connaît cet instrument qui consiste en une plaque garnie de dents métalliques recourbées. On appliquait la matière textile sur une card fixe, et on en démêlait les filaments au moyen d'une autre card que l'on faisait mouvoir au-dessus de la première, en sens inverse. Aujourd'hui, le travail se fait à la machine. Les anciennes cardes, manées par l'ouvrier, sont remplacées par des cylindres ou tambours, armés de dents, entre lesquels on fait passer la matière textile. Celle-ci se rend ensuite entre plusieurs paires de cylindres tournant en sens inverse, et en sort en rubans.

Ce sont également des femmes qui surveillent les